

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ

GOVERNEMENT DE LA GUYANE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. F. LEVECQUE

GOUVERNEUR DE LA GUYANE FRANÇAISE

A L'OUVERTURE

DE LA SESSION ORDINAIRE

DU CONSEIL GÉNÉRAL

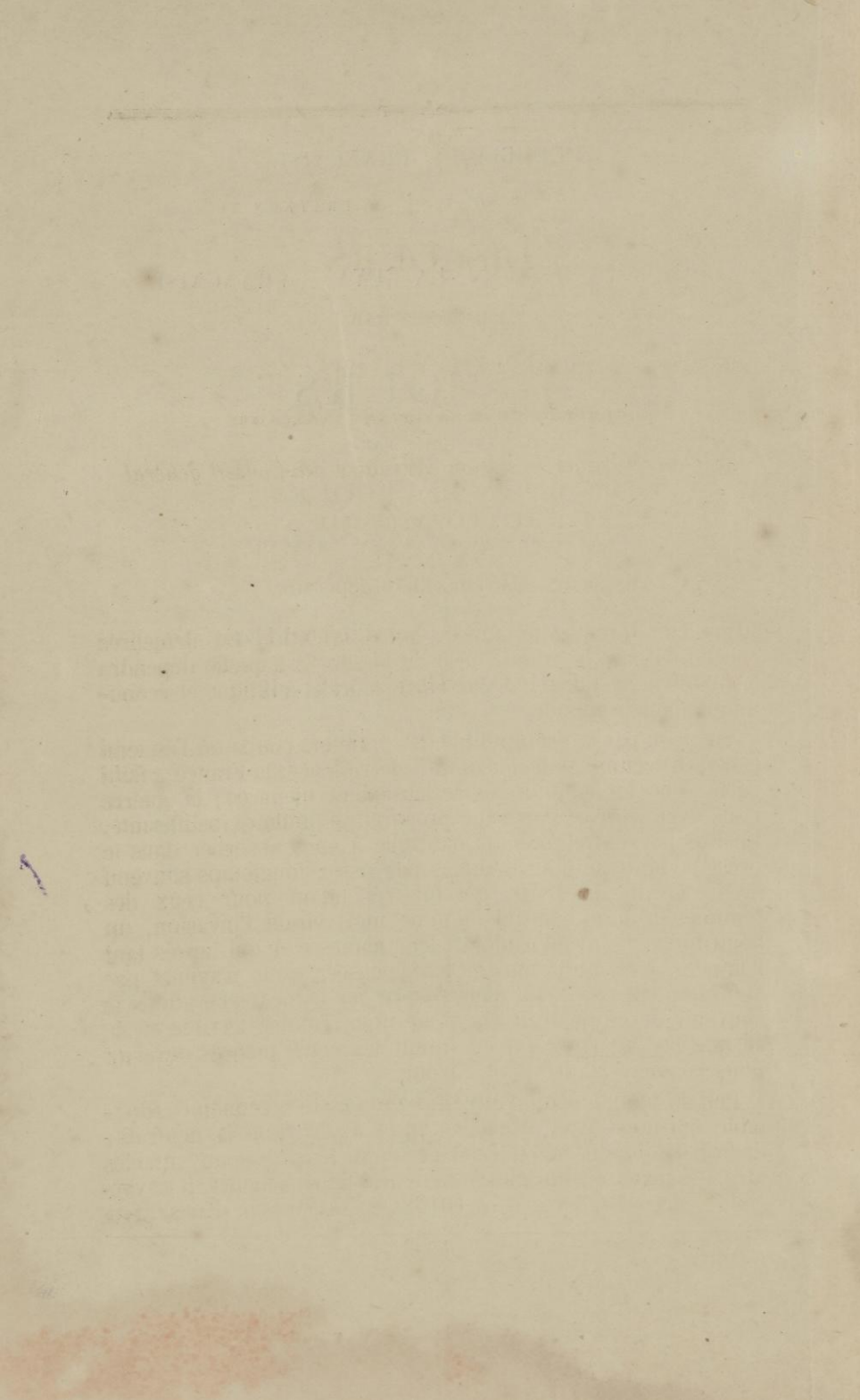
LE 2 DÉCEMBRE 1915.



CAYENNE

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1915



DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. F. LEVECQUE.

GOUVERNEUR DE LA GUYANE FRANÇAISE.

A l'ouverture de la session ordinaire du Conseil général

LE 2 DÉCEMBRE 1915.

Messieurs les Conseillers généraux,

Pendant toute cette année, notre attention est demeurée concentrée sur la grande lutte de l'issue de laquelle dépendra le maintien de notre indépendance morale, politique et économique dans le monde.

Surprise par la promptitude des premiers coups où l'ennemi essaya d'accumuler le maximum de violence, la France a failli périr; elle fut en tout cas sérieusement menacée; la guerre nous avait trouvés dans une préparation militaire insuffisante. Enclins par notre mobilité naturelle à nous absorber dans le présent, nous ne nous sommes pas assez longtemps souvenu de la défaite de 1870, qui fut cependant pour ceux des hommes de mon âge qui, comme moi, virent l'invasion, un deuil immense ayant endolori leur jeunesse et qui, après tant d'années, assombrit encore leur pensée; nous n'avions pas suffisamment entretenu dans l'esprit des jeunes générations le souvenir de ce qu'avait été pour nous l'année terrible et de ce que les désastres qui en furent les conséquences devaient nous laisser craindre pour l'avenir.

Peu de temps avant votre dernière session, l'ennemi redoutable qui nous avait attaqués, après avoir violé la neutralité de la Belgique ensanglantée et accompli les plus épouvantables atrocités, avait envahi plusieurs de nos départements; il s'avancait à marches forcées et en triomphateur sur Paris. Il se

inv 5551

80004520

Bn res 153

déshonorait par des atrocités commises soit pour satisfaire des instincts cruels, soit par système, et afin de semer la terreur autour de lui.

La victoire de la Marne, due au génie du commandement et au courage de nos vaillants soldats, arrêtait l'Allemand dans son invasion et le faisait reculer avec des pertes énormes.

Depuis lors, il n'a pu tenter d'offensive sans rencontrer le rempart de nos baïonnettes et de nos canons, rempart derrière lequel se prépare méthodiquement, scientifiquement, l'œuvre de destruction qui mettra fin à cette horrible guerre.

Le plan impérial a échoué.

L'ennemi encore redoutable, cependant, tente des efforts désespérés. Nous le maintenons constamment sous notre ascendant et toutes nos volontés, toutes nos énergies que rien ne fait chanceler, assurent le succès de nos armées pour le jour où seront prêts tous ceux qui prennent part avec nous à cette lutte gigantesque.

L'effort silencieux, calme et réfléchi de tout un peuple menacé dans son existence, sa discipline, son optimisme confiant, sa fidélité à ses amis, sa haine désormais implacable contre l'Allemagne donnent à cette lutte un caractère grandiose.

Pour quiconque se donne la peine d'observer attentivement les faits, la situation devient de jour en jour plus lumineuse. L'Allemagne est loin d'être à bout de résistance ; elle épuisera toute son énergie. Mais nos moyens d'action s'indiquent désormais avec une telle précision que la victoire est devenue pour tous une certitude.

Nul ne peut prédire quel événement surgira qui abrègera le cours des hostilités ou au contraire qui le prolongera ; mais le dévouement sans borne des soldats des armées alliées, sous la conduite de chefs de premier ordre, le renoncement de soi, l'acceptation silencieuse par tous des plus dures fatigues, nous laissent entrevoir pour des temps rapprochés le salut de la Patrie.

Entre les Belges, les Serbes, les Anglais, les Russes, les Italiens et nous-mêmes il s'est établi une rivalité d'héroïsme qui sera pour l'historien futur un sujet d'émerveillement.

Les Russes ont eu leur part glorieuse dans les événements qui se sont poursuivis au cours de cette année. Après une marche en avant impressionnante lorsque l'Allemagne portait

contre nous l'effort qui devait nous écraser elle fut cependant obligée de reculer. Elle manquait de munitions. Dans la retraite, l'armée fit preuve d'une endurance et d'une discipline magnifiques, elle ne fut pas diminuée. Moins fortement organisée au point de vue industriel que d'autres pays, notre grande alliée avait beaucoup à faire pour se mettre à la hauteur des circonstances.

La crise des munitions surmontée (et nous savons comment elle va l'être) elle pourra rendre à son offensive toute sa vigueur.

Pendant que nous tenions l'ennemi en respect l'Angleterre a accompli une œuvre colossale qu'on ne saurait trop faire ressortir — dont nous avons été en Guyane les premiers à bénéficier — en assurant sur mer la liberté de ses communications et des nôtres, la sécurité de notre trafic, en même temps qu'elle nous donnait l'appui de son armée de terre insuffisante encore pour le rôle important que les événements qui se poursuivent depuis quelques mois exigent d'elle. Mais elle est résolue autant que nous, menacée comme nous dans son empire, à poursuivre sans merci la lutte qui nous a été imposée.

L'effort britannique est admirable.

L'Italie a voulu avoir sa part de danger dans le duel ~~à~~ mort engagé entre la brutalité et la civilisation. ✓

Cette grande nation cherchait sa voie et se débattait dans l'angoissante incertitude du devoir à accomplir; le peuple a bouleversé les subtiles combinaisons de la politique et a imposé sa volonté.

Son rôle d'action vient de s'étendre fort heureusement par une intervention en Serbie où la résistance est émouvante. Ce valeureux peuple montre une fois de plus ce que peut une nation qui combat pour sa liberté.

La solidarité des alliés est complète.

Leur union militaire, diplomatique, financière et économique met en commun toutes les forces dont ils disposent et c'est ainsi que, méthodiquement, ils traduisent par l'organisation combinée de tous leurs éléments d'action et de succès leur résolution d'aller jusqu'au bout de cette guerre jusqu'à l'écrasement de ceux qui l'ont voulu. ✓

Ne nous plaignons pas que la guerre ait duré, le temps a été pour nous un grand facteur.

Lorsque je résume les événements et la situation tels qu'ils m'apparaissent ma pensée se reporte avec admiration vers nos soldats qui, après 18 mois de fatigues, de périls, dans le vent, sous le soleil, dans la boue, dans la neige, ont gardé leur courage, leur foi en l'avenir et leur gravité, soldats admirables, héros magnifiques sous la conduite de chefs non moins admirables.

Ni la gloire, ni l'ivresse des combats, ni la soif des périlleux et brillants honneurs, ni les orgueils ne servent de mobile à leurs actions héroïques : le devoir simple, strict et illimité.

Saluons la valeur de ces vaillants combattants, exprimons pour ces fiers enfants de la France notre gratitude et notre admiration.

Nous recevons tous des lettres de ceux qui sont au front, j'en sais d'admirables que des parents émus m'ont communiquées. Rarement une plainte, rien que des messages d'espérance et de gaieté.

La Guyane qui, aux premières heures de péril, a, d'un mouvement unanime, demandé sa part de dévouement à la Patrie, peut être fière de sa jeunesse.

Les jeunes gens que pendant plusieurs mois nous avons salués au départ de chaque courrier sont partis avec un bel entrain acceptant d'avance les fatigues de la guerre, ses dangers, ses hasards et les morts ennoblissantes, allant sans discuter vers le devoir, le devoir simple et clair qui supprime les tâtonnements, les hésitations et les doutes.

Nous leur adressons à tous un salut amical.

En Artois, en Champagne, dans l'Argonne, dans les Vosges, sur tout le front, aux Dardanelles, aujourd'hui dans les Balkans, partout où ils sont envoyés, ils se conduisent bravement en bons Français.

Beaucoup se sont fait remarquer par leur vaillance, leur héroïsme, leur témérité parfois : nombreuses sont les citations à l'ordre du jour dont ils ont été l'objet.

Courageux jeunes gens qui n'étaient nullement préparés à la guerre et qui, de suite, ont montré l'élan, l'entrain, la hardiesse de vieux soldats.

Dans les heures tragiques et glorieuses que nous traversons, il n'est guère de famille nombreuse en France qui n'ait à pleurer l'un des siens tombés sur les champs de batailles. La

guerre a fait des deuils parmi la population, parmi vous (l'un de vos collègues a été cruellement frappé dans ses affections).

Chaque courrier nous apprend le nom de quelques-uns des vôtres tombés au champ d'honneur.

La liste en est déjà longue, attestant mieux que tout, la noble part que prend la Guyane au grand sacrifice de vies qu'exige le salut de la Patrie. Dans un respectueux et suprême hommage, je salue ceux qui glorieusement sont morts pour elle.

Cette guerre longue, atroce, inhumaine, laisse avec ses deuils, des ruines, des désastres sans nom et de cruelles douleurs.

La population Guyanaise a soulagé ces misères dans la plus large mesure où elle pouvait le faire.

J'ai le devoir de la remercier de son inépuisable et magnifique générosité pour les soldats, pour les blessés Français, Anglais et Belges, pour les départements envahis.

Que les donateurs reçoivent l'expression de ma reconnaissance.

Je rends tout particulièrement hommage au zèle et à l'activité de toutes les dames et jeunes filles qui ont bien voulu se charger d'organiser — volontaires du dévouement et de la solidarité patriotique — les manifestations qui ont permis tant à Cayenne qu'à Saint-Laurent et Mana et dans les moindres bourgs — de recueillir pour les soldats du front, pour les veuves, pour les enfants désormais sans soutien, pour les victimes de l'invasion, des sommes très importantes, tendant ainsi la main vers ceux qui hier encore étaient heureux, que la guerre a meurtris, ou qui se trouvent aujourd'hui sans parents, sans maison, sans pain.

Je ne saurais oublier le Président et les Membres de la Société le Sport Guyanaise qui nous ont prêté, à l'occasion de ces manifestations de solidarité, un concours si précieux.

Cette Société a rendu des services plus directs à la Patrie — et nous devons lui en être reconnaissants — en donnant aux armées de la République des soldats déjà préparés, des défenseurs assouplis et disciplinés.

Des exercices étaient devenus familiers à la population qui les suivait avec le plus vif intérêt.

Il existe au musée d'Amiens une grande toile d'un merveilleux peintre, Puvis de Chavannes, dont les fresques sont pleines de poésie et de charme, « Pro Patria ludus » « Le jeu pour la Patrie ». De jeunes hommes, aux temps antiques, s'exercent à

lancer le javelot en présence de leurs parents, de leurs femmes, de leurs enfants.

N'est-ce pas l'idéalisation charmante des exercices de votre Société de Sport ? Quel spectacle plus fait pour satisfaire la population que celui de ces jeunes gens, ses fils, ses frères, ses enfants se livrant sous ses yeux aux exercices les plus variés, gracieux ou violents où se révèlent la beauté du corps, l'énergie, la grandeur de l'action.

Nous ne saurions trop encourager cette société.

* * *

Messieurs les Conseillers généraux,

Les événements actuels ont, comme il fallait s'y attendre, jeté le trouble dans les finances locales. L'exercice 1914 s'est clos avec un déficit important qu'il n'était pas possible d'éviter.

Le pays ne présente point assez de ressources en soi pour que nous n'ayons pas gravement ressenti les effets de ces événements au point de vue économique et financier.

Les produits de première nécessité venant de l'extérieur ont atteint des prix trop élevés pour que la population n'en ait point souffert ; elle a restreint considérablement ses achats.

La production de l'or avait, avant la guerre, une tendance à se ralentir ; vous en savez les raisons. Au début des hostilités elle subit un arrêt assez marqué, conséquence d'une erreur économique dont il était cependant facile de prévoir les effets.

Les producteurs d'or virent en effet augmenter brusquement la valeur des objets de consommation en même temps que diminuait — sans qu'aucun motif justifiait cette diminution — le prix d'achat de l'or qu'ils donnaient en échange.

Depuis, les acheteurs ont rendu à ce métal sa valeur d'achat et les exploitations purent utilement reprendre ; elles diminuèrent sensiblement néanmoins, par suite du départ de jeunes gens qui quittèrent la forêt pour remplir leur devoir envers la Patrie.

Peut-être ne nous serions-nous point trop aperçu de cette diminution dans la production si chacun, en raison des circonstances actuelles, avait fait son devoir — car le devoir est multiple et il doit être envisagé sous de nombreux aspects — en ne cédant point à l'appât d'un bénéfice plus important offert

par un pays voisin ou à des regrettables habitudes de fraude qui font échapper aux droits qui le frappe, ce produit essentiel de votre Guyane hospitalière.

L'industrie du balata a souffert pendant quelques mois de l'impossibilité où étaient les acheteurs d'en trouver le placement. Les prix offerts depuis quelque temps lui ont rendu toute son activité et au commerce local des possibilités d'opérations commerciales qui laissent encore à la Guyane l'apparence d'une certaine prospérité.

Les moyens d'action sont cependant encore trop limités pour que les ressources budgétaires correspondent aux nécessités d'administration du pays.

Aussi ai-je dû vous présenter un budget dont les prévisions de recettes pour certains articles n'ont pas été basées sur la moyenne des trois dernières années comme je le fis imprudemment l'an dernier — (ce qui eût pu avoir les conséquences les plus fâcheuses si j'avais réalisé toutes les dépenses prévues) — mais sur les recouvrements effectués depuis le début des hostilités.

Nous nous trouvons ainsi forcément amenés à diminuer nos prévisions de dépenses, à négliger momentanément certains intérêts, à renoncer pour le moment à des améliorations incontestablement utiles pour ne maintenir que celles qui s'imposent. De ce fait le plan de campagne est considérablement réduit ; nous n'y avons fait figurer que les travaux strictement indispensables, en assurant du mieux possible l'entretien des bâtiments et de votre réseau de routes.

Il nous a fallu renoncer notamment à l'inscription des subventions aux communes dont les ressources cependant sont d'autant plus insuffisantes qu'elles ont vu diminuer les leurs proportionnellement à celles du budget local.

Les travaux qu'elles réclament devront être ajournés et en toute sincérité ils peuvent l'être bien que j'en reconnaisse pour la plupart tout l'intérêt.

Cependant, vous trouverez dans les propositions que nous vous soumettons une somme de 2,000 francs pour l'achèvement de l'appontement de Tonnégrande et un crédit de 4,000 fr pour la construction, avec le concours de Mana, d'une estacade pour la protection des propriétés riveraines dans cette partie de la commune. L'appontement de Tonnégrande ne peut rester

plus longtemps inachevé, les travaux de Mana sont d'une urgence absolue.

Ce sont en réalité, Messieurs, des subventions déguisées à ces deux communes; elles sont à mes yeux de toute nécessité.

La plupart des communes de la Guyane ne disposent pas de ressources suffisantes pour assurer leur bon fonctionnement, mais il faut reconnaître que depuis quatre ans vous leur êtes venus considérablement en aide.

Alors qu'en 1911, les subventions ne furent que de 21,000 francs, le montant de celles qui leur furent allouées de 1911 à 1914 inclus s'élève à 350,000 francs.

Elles ont surtout contribué à l'amélioration des écoles jusque là trop négligées, à la construction de postes de police, à l'entretien des mairies.

Celles qui sont réclamées cette année s'appliquent à des travaux qui ne semblent pas d'une urgence absolue.

* * *

J'ai voulu relire avant de venir aujourd'hui au milieu de vous le discours que je prononçai à l'ouverture de votre session à mon arrivée en Guyane.

Ce n'est point sans une certaine mélancolie que je poursuivis cette lecture.

Je vous exposai alors tout un programme de travaux à poursuivre en Guyane dont j'entrevois leur réalisation dans un délai très rapproché — sans envisager les difficultés — ne les soupçonnant pas — dont leur exécution serait susceptible.

Ce n'était point mon programme. Je ne pouvais en avoir. Je n'avais point, venant de l'Inde, pays si différent du vôtre, la prétention de vous tracer un plan de travaux importants devant modifier, comme je l'affirmais, la situation économique de la colonie.

C'était bien votre programme, celui qu'avec vous mes prédécesseurs avaient élaboré. J'avais résumé du mieux que j'avais pu vos intentions d'avenir très clairement exposées, dans le rapport de M. l'Ingénieur Renard que m'avait remis à mon départ, M. le Ministre des colonies lui-même.

De ce premier contact avec votre Assemblée, je tirai cette im-

pression que l'accord existait bien entre vous et le Représentant du Gouvernement pour la réalisation par tous moyens de ces importantes améliorations.

Quatre années se sont écoulées depuis ce jour et d'aucuns pourraient se demander ce qu'il est advenu de toutes ces belles promesses et de ces espérances.

L'intimité très douce pour moi qui s'est créée à la longue entre vous et moi me permet d'espérer que lorsque j'aurai quitté votre beau et bon pays pour ne plus y revenir, quelque esprit malicieux ou important n'affirmera pas — pour être cru — que j'ai fait faillite à mes engagements en ne laissant de tout ce beau programme qu'un appointement inutile que le premier raz de marée doit enlever.

Nous avons fait plus, Messieurs, ou plutôt vous avez fait plus, beaucoup plus car c'est avec vous, par vous et d'accord avec vous qu'à été fait ce que je vais rappeler.

ROUTE COLONIALE. — Nous avons amélioré la route coloniale dans les limites convenues, et sans les effets de la guerre, le programme tracé par vous serait réalisé dans son entier. Deux ponts importants restent à exécuter. Malgré les difficultés financières, j'ai inscrit au programme des travaux de cette année la réfection d'un de ces deux ponts.

DISTRIBUTION D'EAU A CAYENNE. — Les travaux d'amélioration de la distribution d'eau sont pour ainsi dire achevés, ils le sont, dans leurs parties essentielles. L'on pourra, pendant quelque temps, s'en tenir à ce premier effort qui assurera pour longtemps à Cayenne, un service d'eau satisfaisant.

AMÉLIORATION DU PORT DE CAYENNE. — J'arrive à l'amélioration du port de Cayenne.

L'accès de ce port est de plus en plus difficile. Cependant, il a semblé à des ingénieurs très compétents qu'il était possible, sans dépenses au-dessus des moyens financiers de la colonie, de l'améliorer assez pour permettre aux bateaux du tonnage de ceux que nous avons l'habitude de voir en Guyane d'y entrer sans courir de risques d'échouage.

Je vous engage à relire la partie du rapport de M. l'ingénieur Renard où est traitée la question du port maritime, la plus intéressante à mes yeux, de ce rapport, la plus réfléchie certainement. Vous verrez avec quelle prudence, mais aussi quelle certitude cet ingénieur établit les premières indications qui per-

mettront d'obtenir les résultats devant sortir des travaux qu'il préconise.

Il pose aussi un principe très important et que je vous demande de retenir, « le port et la capitale de la colonie doivent rester à Cayenne ». Il en démontre les raisons déterminantes, la nécessité et les possibilités ; il déclare qu'il faut tout faire, tout tenter pour la réalisation de ces possibilités.

Ce qu'il demande pour commencer est très simple et est en voie d'exécution : la construction d'un épi à la Pointe-Macouria — dont la direction n'a pu être arrêtée — (ce qui en a retardé l'exécution) qu'après une étude attentive, patiente, approfondie de la rade et de ses courants. De la seule correction des rives par ce travail doit résulter un approfondissement très sérieux. Pendant et après l'exécution il sera nécessaire de faire des observations suivies pour préparer en vue de leur exécution, le moment venu, sans perdre de temps, sans gaspillage d'argent les travaux plus importants qui assureront d'une façon définitive ceux que l'avenir réserve à la Guyane pourra réclamer.

C'est au moyen d'un prélèvement sur la Caisse de réserve que la construction de cet épi devrait être faite. Vous trouverez à l'exposé des motifs les raisons pour lesquelles il ne m'est pas possible de pratiquer de la sorte ; comme je n'ai pas voulu que ce travail si nécessaire fût suspendu, j'ai inscrit au plan de campagne une prévision pour sa réalisation.

La direction déterminée dans le service des Travaux publics de la Guyane fut acceptée par le comité des Travaux publics et le 8 octobre, un câblogramme de M. le Ministre des colonies me faisait connaître son adhésion au projet présenté par le Chef du Service.

Entre temps, les travaux préparatoires avaient été menés sans interruption. Ils consistaient dans la pose de la voie Decauville pour le transport des moëllons de la carrière du K. 7.500 de la Route Coloniale, dans l'approvisionnement à pied d'œuvre de ces moëllons et dans la réparation des pieux et palplanches.

Les travaux de construction commencés dans la seconde quinzaine d'octobre se poursuivent méthodiquement et l'état d'avancement est le suivant :

L'enracinement de l'épi sur une longueur de 40 mètres est achevé et les premiers pieux qui le prolongent ont été battus à la sonnette à vapeur.

La manœuvre de cet appareil a nécessité l'éducation de la corvée pénale employée pour la première fois à ce genre de travaux.

Le chantier fonctionne aujourd'hui régulièrement. Tout laisse à supposer que les travaux conduits d'une façon judicieuse pourront se poursuivre normalement.

Le Chef du Service intérimaire estime que l'avancement journalier sera de 4 m. 50 et qu'à la fin de 1916 l'épi qui doit avoir un développement de 600 mètres sera construit sur une longueur de 400 mètres au moins.

Cet ouvrage sera à ce moment suffisamment avancé pour fermer le faux chenal qui s'est créé à l'ouest de la rade et qui est peut-être, de l'avis de M. l'Ingénieur Renard, la cause immédiate de l'envasement périodique du port.

CHEMIN DE FER DE PÉNÉTRATION. — J'arrive au chemin de fer de pénétration.

Ceux-là seuls qui ont suivi les études que nous avons entreprises peuvent se rendre compte de l'effort qui a été fait pour arriver à la réalisation de ce vaste projet.

M. l'Ingénieur Gajan a, en effet, poursuivi avec un très grand soin — avec le concours d'un de ses meilleurs collaborateurs — M. Hellio — les études dans les directions tracées par vous avec le concours d'une Commission. Elles seraient complètement achevées et (à en juger par celles qui ont été faites) décisives, si les ressources financières de la colonie ne m'avaient permis l'an dernier de préparer une seconde mission. Je vous ai dit le déficit considérable qu'a subi le budget.

Le travail est inachevé. Il sera facile de le terminer avec un faible crédit. Il sera à reprendre et je vous demanderai de le faire dès que les circonstances le permettront. Vous ne devez pas perdre de vue que l'avenir de la Guyane dépend de la réalisation de ce projet. Tel est du moins mon sentiment.

J'ai tenu, Messieurs, à faire ce retour en arrière, à faire ces constatations pour ne pas laisser oublier ce qui a été fait, pour que l'on sache surtout que l'Administration n'est à aucun moment restée indifférente aux intentions si souvent marquées par le Conseil général de poursuivre les travaux qui doivent contribuer à sa prospérité, ou, indécise vis-à-vis du programme que nous avons définitivement arrêté en 1911 et que jamais elle ne s'est désintéressée de l'avenir de votre pays.

Malgré les diminutions de recettes les services seront assurés. Bien que la mobilisation ait pris un grand nombre de fonctionnaires ils fonctionnent de façon à peu près normale grâce à la bonne volonté de tous et au dévouement des chefs d'administration et de services.

Nous avons, au cours de cette année, ouvert la ligne téléphonique entre Cayenne et Roura comme je vous l'avais promis. Cette amélioration n'aurait qu'un intérêt relatif si la ligne ne devait point être prolongée jusqu'aux centres d'activité commerciale de l'Approuague. Je ne désespère pas, malgré la situation actuelle et bien que les difficultés soient plus grandes au delà de Roura, d'arriver l'année prochaine à cette amélioration.

Je compte beaucoup sur l'activité de M. Quintrie qui a mis à l'installation de la ligne Cayenne-Roura une véritable habileté.

Cette année, trois écoles de bourg ont été achevées, celles de Kaw, de l'Approuague et de Corrossony. Celle de Corrossony n'est point encore ouverte; elle le sera incessamment.

Je vous dirais ce que je vous disais l'an dernier de celle de Malmanoury: il n'a pas dépendu de moi qu'elle le fût pour la rentrée des classes.

M. le Maire de Cayenne, toujours si soucieux des intérêts scolaires de la commune, aurait voulu apporter cette année l'amélioration importante qu'il a décidée en édifiant les écoles maternelles. Les projets approuvés par le Département n'ont pas été renvoyés assez à temps pour qu'il puisse en entreprendre la construction avant la mauvaise saison. Nous avons cru nécessaire, lui et moi, d'apporter d'ailleurs quelques modifications de détail au plan approuvé.

Les travaux seront entrepris l'année prochaine. La commune de Cayenne montrera une fois de plus qu'elle ne recule devant aucun sacrifice pour assurer la bonne marche de l'enseignement primaire.

Les écoles de Cayenne et des bourgs ont fonctionné de façon régulière; instituteurs et institutrices ont accompli leur mission avec zèle et dévouement. Plus que jamais nous devons compter sur le dévouement des éducateurs de la jeunesse. Les générations nées dans un temps qui exigera plus de résolution, d'activité et d'action — qui seront nos espérances après tant de désastres — devront être l'objet de toutes nos préoccupations.

Les instituteurs auront à former des hommes actifs, aimant le travail, plus instruits, qui ne devront rien oublier de la crise tragique où se débat le monde. Nous avons beaucoup à exiger de l'intelligence des maîtres, de leur dévouement et de leur initiative.

Messieurs,

Je termine ces observations dans lesquelles j'ai dû parler souvent des difficultés de l'heure présente; je veux les terminer dans un sentiment d'espérance.

Ayons toujours dans les destinées de la France et de la République une foi supérieure à toutes les épreuves, une foi impérissable.

Croyez aux destinées de votre beau pays. Restez unis en vue des améliorations futures.

C'est avec la ferme confiance que se prépare un avenir très grand, très fécond, très glorieux où aucun intérêt ne sera négligé qu'en déclarant ouverte votre session ordinaire de 1915, je vous demande de confondre nos cœurs dans les mêmes acclamations.

Vive la France,

Vive la République,

Vive la Guyane.

